

Mythe et rites familiaux au fondement de la famille

Joselyne Charlier

Si, comme le titre de ma communication l'indique, le mythe est au fondement de la famille, et si nous nous référons à l'idée commune que le mythe désigne une fiction, alors l'édifice familial reposerait sur l'illusion. Certes, mais l'illusion renvoie au désir (ou au besoin), qui lui-même appelle la croyance et la croyance produit... des actions. C'est ainsi que le mythe, en tant qu'illusion partagée par l'imaginaire familial, génère des comportements et des conduites bien réels.

Le mythe familial n'est la plupart du temps pas conscient. Le récit mythique familial ne se formule donc pas aisément et ne se révèle pas d'emblée. Cette particularité sera examinée dans le premier chapitre : *De la difficulté de saisir le mythe d'une famille*, dans lequel le lien entre mythe et croyance apparaîtra.

Le mythe familial entretient également des rapports étroits avec l'idéalité. Ce thème sera l'objet du second chapitre : *Quand le mythe est construit sur un idéal*. Il nous permettra d'examiner la face positive du mythe et de préciser sur quoi il se construit, en quoi il est essentiel au maintien du groupe familial. Mais le mythe possède aussi un potentiel d'aliénation, car l'obligation de se conformer à l'idéal familial peut entrer en conflit avec le désir de s'accomplir en tant que personne. C'est le cas de la famille B. dans laquelle le mythe sera interrogé.

Lorsque les convictions se sont substituées aux croyances, le mythe ne peut être remis en question. Le groupe familial y est totalement soumis. La famille P. nous permettra d'explorer cet aspect dans le dernier chapitre : *Quand le mythe est construit sur une idéologie*.

De la difficulté de saisir le mythe d'une famille

“Quel est le mythe de votre famille ?”. Cette question naïve provoquerait probablement chez certains une dénégation ; ainsi en est-il de la famille B. qui affirme : “Chez nous, il n'y a pas de mythe, on est tous médecins”. D'autres réponses feraient référence à des valeurs, à des règles, voire à des normes : “Dans ma famille, on respecte les parents”, “Chez nous, on doit faire des études”, “Dans ma famille, on se serre les coudes”. Dans la famille P. le mythe serait énoncé d'une voix unanime : “Dans notre famille, nous nous aimons les uns les autres”.

Un élément unificateur est mis en avant, que la famille revendique, et auquel elle croit. Pourtant, dans bien des cas, ce sont des informations “en creux” qui signifient que le mythe ne peut être abordé “de front” : “Ne touchez pas à mon mythe”, semblent-elles signifier. C'est d'ailleurs pour rendre compte des attitudes de pensées défensives du groupe familial, soucieux de préserver une cohésion interne et une protection externe, qu'Antonio J. Ferreira a proposé dans les années 60 le concept de mythe familial. Il le définit comme “un ensemble de croyances organisées” (Ferreira, 1977). Le mythe possède donc un caractère de certitude.

Reconnaître le mythe en tant que tel, reconnaître que le mythe est un ensemble de croyances, serait le mettre en doute. Aux yeux d'Alberto Eiger, remettre en question un tel mythe serait comme questionner l'appartenance à la famille et à la filiation.

Le mythe s'origine et se développe dans le préconscient familial, il est donc rarement formulé de manière explicite. Et même lorsqu'il peut l'être, lorsque le récit du mythe est conscient, son importance vitale pour la famille comme son rôle dans le modelage de sa structure ne sont pas vraiment perçus. Il est si bien intégré à la vie quotidienne qu'il opère en douceur.

Quand le mythe est construit sur un idéal

La face positive du mythe familial

La famille en tant que lieu de structuration psychique de l'individu et lieu de socialisation doit, pour répondre à ces deux fonctions, pérenniser son existence et sa cohésion. Il lui faut, selon l'expression de Robert Neuburger, un "ciment", un liant qui rapproche et qui unit. Le ciment au fondement de la famille est constitué d'aspirations, d'idéaux et de valeurs, objets de croyances partagées. Le degré d'adhésion à la croyance est relatif, mais l'important pour le fonctionnement du système familial est de ne pas remettre en cause le mythe : "Si l'un des membres reconnaît l'illusion du fonctionnement, il doit garder secrète cette découverte, pour que le système puisse fonctionner avec sa logique interne" (Lemaire, 1989). La logique interne du mythe est paralogique c'est-à-dire que les contradictions ne suppriment pas ce qu'elles contredisent. Betty, dans le film, en est une incarnation. D'un côté, elle affirme son choix délibéré de ne pas se soumettre au mythe : "Je ne respecte pas le règlement, je ne suis pas dans la norme" dit-elle. En effet, à 30 ans elle n'est toujours pas mariée, elle n'a pas d'enfants, elle n'est pas féminine, elle ne souscrit pas au rituel des cadeaux... De l'autre, elle adhère au mythe en se faisant complice de la famille : elle "tape", comme les autres, sur Henri, bouc émissaire désigné, en affirmant ses affinités avec Philippe, pur produit de la domination masculine sur sa femme, en attendant de Denis qu'il se comporte "comme un homme", qu'il s'engage, qu'il prenne des décisions.

"Ce qui maintient la famille, c'est l'idée de la famille, c'est-à-dire le mythe familial et son complément : le rituel" (Neuburger, 2003). Le mythe est une image que la famille se donne d'elle-même, un "Soi familial" selon l'expression d'Alberto Eiguer, une représentation du groupe familial comme un "tout", un "ensemble", même si chacun peut lui prêter des traits un peu différents. Les membres du groupe possèdent "un quelque chose" en commun qui leur donne "un air de famille". Le mythe contribue au sentiment d'appartenance au groupe familial. Il apparaît comme un facteur favorisant la constitution de l'identité familiale, d'un *Nous* qui signe sa singularité. Il marque la frontière entre la famille et le monde extérieur.

En effet, la famille ne vit pas isolée, elle est immergée dans une société donnée, elle baigne dans une culture. Pour se perpétuer, protéger ses membres, leur permettre de se socialiser, la famille doit à la fois conserver sa singularité, son idéal de fonctionnement et ne pas trop s'éloigner des normes sociales (de l'idéal social), ce qui relève de sa fonction de transmission. C'est ainsi que chacun est confronté, selon Robert Neuburger (1995) à un double message : "Sois différent !", message destiné à assurer la différenciation du groupe et "Sois conforme", message destiné à préserver le groupe familial de l'isolement social, voire d'attaques réelles ou imaginaires en provenance de l'environnement. Quand ces deux axes de la transmission coexistent, la transmission est dynamique : "C'est peut-être parce nous sommes confrontés à un double message que la transmission est créative, nous obligeant, à chaque génération, à inventer notre groupe familial et ainsi éviter des répétitions stérilisantes" (Neuburger, 1995).

Si le mythe apparaît comme un ensemble de facteurs favorisant la constitution et la protection de l'identité familiale, il doit aussi permettre à chacun de construire sa propre identité. Les liens familiaux doivent être suffisamment souples pour unir sans entraver. Chacun doit pouvoir exister et être reconnu en tant que sujet pensant et autonome : en d'autres termes, chacun doit pouvoir s'altérer. D'une certaine manière, le mythe familial doit pouvoir être questionné sans que, ni le groupe, ni ses membres, ne se sentent menacés.

La potentialité aliénante du mythe

Le mythe engendre des règles de fonctionnement qui, elles-mêmes, induisent des comportements. Chacun est assigné à une place et à une fonction. Toutes ces fonctions sont nécessaires à la cohérence du groupe familial, à son homéostasie psychique, pour peu que chacun accepte et investisse le rôle et la fonction qui lui ont été attribués.

Dans le film *Un air de famille*, chacun a accepté le rôle qui lui est dévolu et tente de le tenir au mieux : Henri doit représenter la figure du raté et Philippe celle de la réussite, Betty sera la résistante et Yoyo, la "cruche", la mère est censée tenir une position dominante et Denis s'en tenir au rôle de "larbin". Mais au fond, les rôles et les fonctions sont-ils totalement investis ? Chacun est-il vraiment ce qu'il paraît être ?

Dans la famille B., l'idéal familial "On est tous médecins" était devenu une norme respectée par tous jusqu'au moment où l'un des enfants, Julien, malgré ses efforts, n'a pu persister dans la voie de la médecine et l'a fait savoir. La famille est confrontée à une crise, le mythe est remis en cause. Par sa décision personnelle, Julien a cessé de se conformer aux exigences du narcissisme et de l'Idéal du Moi groupal. Il a rompu ce que Piera Aulagnier a nommé en 1975 "le contrat narcissique", un contrat qui précède le sujet, lui désigne une place au sein de la lignée, "une place dont il a besoin pour se développer et pour que le groupe se maintienne" (Kaës, 2009), une place qui lui permet d'être reconnu aussi dans l'ensemble socioculturel auquel la famille appartient. Le contrat narcissique fournit des repères identificatoires, il est une alliance inconsciente structurante pour l'individu mais il comporte également une potentialité aliénante. Julien était investi narcissiquement pour autant qu'il contribuait à la continuité du groupe.

Dans un premier temps, la famille, sous le choc, tente d'escamoter l'expérience, elle se réfugie dans le déni. L'événement avait en quelque sorte sidéré l'appareil psychique familial et rendait impossible sa figuration et sa représentation. Cette réalité ne pouvait être digérée telle quelle sur le champ, le mythe s'était immobilisé. Cependant, la tentative d'escamoter une expérience déstabilisante est toujours l'index d'une tentative d'introjection. Le conflit était donc en attente d'introjection.

Avec le temps, la famille s'est familiarisée avec l'idée que Julien ne serait pas médecin, la parole s'est libérée. Le fils qui, du fait de la blessure narcissique infligée aux parents, pouvait difficilement trouver sa voie, a finalement opté, avec l'assentiment de tous, pour des études de kinésithérapie. L'élaboration des composantes de l'expérience a pu se faire. L'introjection familiale a pu s'accomplir et l'expérience a pu être métabolisée, i. e. a pu être représentée, pensée et énoncée. La famille n'a pas, pour autant renoncé à ses valeurs. Elle s'est adaptée. Le mythe, immobilisé un temps, s'est transformé quelque peu, et a pu à nouveau assumer les fonctions qui sont les siennes.

Quand le mythe devient une idéologie

Si le mythe familial possède une face positive en tant que support à l'homéostasie psychique du groupe familial, s'il peut parfois s'immobiliser un temps lorsqu'il est attaqué, puis retrouver son dynamisme, il peut aussi révéler le travail du négatif quand il est moins adhésion à des valeurs qu'obligation de se soumettre à un objet devenu *idéologique*.

La famille P. est une famille nombreuse unie par des liens très étroits et qui revendiquait haut et fort : "Nous nous aimons les uns les autres". Le ciment était l'amour.

Un rituel festif, auquel aucun des membres de la famille n'aurait songé à se soustraire, venait confirmer régulièrement cette composante du mythe familial. La fête de famille, banale en soi, fait partie des rituels d'union. Sa fonction est de renforcer le sentiment d'appartenance au groupe. Dans l'euphorie de ces moments festifs, cette famille vivait ce que Didier Anzieu a nommé l'illusion groupale : "Nous sommes bien ensemble", "Nous sommes une bonne famille" (voire "une famille extraordinaire"), "Nous avons une bonne mère, une mère pleine d'amour". Mais ce qui est moins banal est le fait que l'illusion a perduré des décennies alors même que les membres de cette famille étaient devenus eux-mêmes parents et que gendres comme brus avaient fait leur, et le mythe, et les rites de la famille. La mère était devenue la leur (ils l'appelaient "Maman"), les beaux-frères et les belles-sœurs étaient devenus leurs frères et leurs sœurs : ainsi, ils étaient tous et toutes les enfants de la mère. La confusion régnait...

La fête était l'occasion de communier dans des rituels oraux dont l'objectif était de célébrer la mère : une bonne mère qui avait préparé un bon repas et qui, en retour, était félicitée par ses bons enfants. La nourriture était un équivalent d'amour, mais la nourriture n'est pas l'amour. Certes, la mère nourrissait ses enfants, mais les enfants se nourrissaient d'elle autant qu'elle se nourrissait d'eux. Ils ignoraient, dans la relation à leurs objets intérieurs, que co-existaient amour, avidité et haine. La mère nourricière toute-puissante était idéalisée et la mère dévoratrice déniée. L'idéalisation devrait être considérée "comme un investissement pulsionnel négatif" (Green, 1993/2011). L'idéal est travail du négatif, il s'instaure comme mode de satisfaction lorsque la pulsion n'est pas assouvie. Au lieu de réagir à l'absence de satisfaction, celle-ci fait l'objet d'un déni. On assiste, dit-il, "à la survenue d'une sorte de contentement, comme si la pulsion avait été entièrement, pleinement, comblée sur le mode d'une perfection idéale".

Le repas était encore l'occasion de réaffirmer l'ordre des choses : le pouvoir dans la famille appartenait à la mère. Tout était prévu, organisé par elle et les félicitations étaient de rigueur. La famille vivait sous la loi de la Mère, le père réel était fondu dans la masse des enfants.

La fête était encore l'occasion de communier dans des phénomènes fusionnels, dans une ambiance "sensorielle", en deçà du langage, où circulaient les affects et les émotions et où dominait une grande excitation, indice d'un vécu incestuel. Un autre rite dont il sera question un peu plus loin permettra de caractériser cette excitation comme sexuelle, régressive et infantile. Les signes échangés par les membres entre eux signifiaient que tous étaient semblables, qu'ils formaient une unité. La famille est un *tout* certes, mais dans cette famille un *tout* indifférencié ; les liens narcissiques qui tendent vers l'uniformisation prévalaient sur les liens objectaux.

Toute différence devenait potentiellement une menace et pour conserver l'unité, chacun respectait la règle implicite intériorisée : éviter tout sujet susceptible de provoquer des risques d'affrontements. L'idéal d'amour impliquait une interdiction d'exprimer des pensées, des émotions ou des sentiments non conformes au mythe. L'idéal d'amour impliquait donc l'abandon d'une pensée propre, il était devenu une idéologie.

Penser, c'est ce que révélera encore le second rituel de cette famille, équivalait à penser le traumatisme, donc à courir le risque d'être subitement confronté à la mort. Il ne fallait donc pas penser... Le groupe familial a noué une alliance inconsciente aliénante (Kaës, 2009) pour maintenir cet abandon de la pensée et au-delà, un lien régressif à la mère en tant que figure idéale.

Un second rituel, imbriqué dans le premier, donne toute la mesure du fonctionnement régressif qui s'était installé dans la famille : le rite de la rivalité feinte. La phrase inaugurale du rite était prononcée par l'un ou l'autre des enfants : "Hein, maman, c'est moi que tu préfères" et le jeu commençait entre la mère et ses enfants. Ce rituel permet de mettre au jour la deuxième composante, totalement inconsciente, du mythe : "nous sommes et nous resterons à jamais les enfants de notre mère". Ce jeu régressif répétitif qui requérait la participation de tous se déroulait selon une procédure formelle, et induisait des comportements prescrits dirigés vers un but spécifique : rassurer continuellement la mère. Les enfants se maintenaient, selon l'expression de Paul-Claude Racamier, dans "l'unisson" pour rester dans le besoin maternel : ils ne devaient pas grandir, ils ne devaient pas s'altérer, ils étaient le prolongement narcissique de la mère, ils étaient des appendices de la mère. Dans l'imaginaire, ils n'étaient pas nés d'un père. Le fantasme d'avoir été conçu par parthénogenèse, mis en évidence par Didier Anzieu dans l'illusion groupale, s'accompagne d'un autre fantasme : "Nous sommes conçus mais pas encore nés, [...] le désir de notre mère étant de nous garder et notre désir étant de rester ainsi, tous bien ensemble et tous bien en elle" (Anzieu, 1984). Dans cette famille, le pacte pourrait être qualifié d'anti-narcissique, le projet identificatoire des enfants est aliéné dans le désir de la mère ; aucun d'eux ne s'appartient du fait de l'alliance conjointe de l'emprise maternelle et du consentement de la fratrie à cette emprise.

A l'origine, le mythe naît du fantasme d'un individu. Puis partagé par le groupe, ce fantasme s'affirme comme une croyance. Dans la famille P., le mythe tentait d'éviter la confrontation au fantasme inconscient d'abandon et de mort : "si nous restons éternellement des enfants, nous ne serons jamais abandonnés, nous ne mourrons pas" ; elle, la mère, ne sera jamais abandonnée, elle ne mourra pas. Le mythe servait à dénier le fait que l'expérience de l'abandon et de la mort ait eu lieu dans l'histoire de la mère et de ses ascendantes. Ces traumatismes non élaborés, ces deuils non faits s'étaient transmis et avaient favorisé le resserrement pathologique des liens familiaux, dans cette génération-ci. Les enfants protégeaient leur mère mais devaient aussi se protéger d'elle. Le père réel n'avait pas protégé ses enfants, la fonction symbolique paternelle avait fait cruellement défaut.

Le rapprochement des deux composantes du mythe de la famille P. "Nous nous aimons les uns les autres, et, nous sommes et resterons à jamais les enfants de notre mère", nous permet d'en saisir la signification profonde : l'amour doit triompher de la mort. Eros, seul dieu à rester éternellement enfant, vaincrait Thanatos.

Mais la mort a frappé l'un des membres de la fratrie. L'irruption de cette réalité a permis de mettre véritablement à mal un mythe qui commençait à être fortement questionné par certains de ses membres, devenus grands-parents. Le mythe serait

donc un mensonge... Il est en phase de démythification, l'extinction des rituels en fait foi, mais le mythe ne disparaît pas. Il se transforme en conservant son ciment, l'amour, mais l'amour en tant que choix et non plus en tant qu'obligation. La jeune génération, issue de cette fratrie en souffrance, l'illustre par sa capacité de créer son propre mythe familial en évitant les répétitions stérilisantes. Elle démontre aussi par là que la pensée mythique est consubstantielle à l'être humain, que le mythe est au fondement de toute institution, que ce soit la famille, la société... ou l'Institut auquel nous appartenons. Ne nous retrouvons-nous pas deux fois par an, en hiver et en été pour accomplir un rituel : accueil des participants, projection d'un film, communications suivies de débats... !

Bibliographie

- Didier ANZIEU, 1975, *Le groupe et l'inconscient. L'imaginaire groupal*, Paris, Dunod, Coll. psychismes, 1984
- Alberto EIGUER, 1987, *La parenté fantasmatique. Transfert et contre-transfert en thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod, Coll. Thérapie
- Antonio J. FERREIRA, 1977, "Les mythes familiaux" in P. Watzlawick, J. H. Weakland, *Sur l'interaction*, Paris, Le Seuil, 1981
- Sigmund FREUD, 1908, "Le créateur littéraire et la fantaisie" in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985
- André GREEN, 1993/2011, *Le travail du négatif*, Paris, Les Editions de minuit, Coll. Reprise
- René KAËS, 2005, *La parole et le lien. Processus associatifs, et travail psychique dans les groupes*, Paris, Dunod, Coll. psychismes
- René KAËS, 2009, *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod, Coll. psychismes
- Jean-Georges LEMAIRE, 1989, *Famille, amour, folie. Lecture et traitement psychanalytiques des liens familiaux*, Paris, Centurion, Coll. Paidós
- Jean-Georges LEMAIRE, 2003, "Les transmissions psychiques dans le couple et la famille : l'intrapsychique, l'intersubjectif et le transpsychique" in *Dialogue*, 2003/2, n° 160
- Robert NEUBURGER, 1995, *Le mythe familial*, Paris, Ed. ESF, 1997
- Robert NEUBURGER, 2003, *Les rituels familiaux*, Paris, Payot & Rivages, Petite Bibliothèque Payot